**Sujet**: **Dans son essai intitulé *Le Peintre de la vie moderne*, Charles Baudelaire écrit : « La nature n’enseigne rien, ou presque rien, c’est-à-dire qu’elle *contraint* l’homme à dormir, à boire, à manger, et à se garantir, tant bien que mal, contre les hostilités de l’atmosphère. C’est elle aussi qui pousse l’homme à tuer son semblable, à le manger, à le séquestrer, à le torturer. [...] Passez en revue, analysez tout ce qui est naturel, toutes les actions et les désirs du pur homme naturel, vous ne trouverez rien que d’affreux. Tout ce qui est beau et noble est le résultat de la raison et du calcul. Le crime, dont l’animal humain a puisé le goût dans le ventre de sa mère, est originellement naturel. La vertu, au contraire, est *artificielle ».***

**Analyse de la citation** :

* Baudelaire oppose ici ce qui est naturel, poussant à l’égocentrisme et au vice, à la raison et à l’artifice, menant au contraire à la beauté et à la vertu. Deux champs lexicaux antithétiques se déploient en effet tout au long de cette citation : celui de la nature (« la nature », « ce qui est naturel », « pur homme naturel », « originellement naturel »), et celui de ce qui n’est pas naturel : « raison », « calcul », « artificielle ».
* La nature est d’abord vue sous l’angle du besoin, lui-même envisagé de façon négative, comme l’indiquent la négation et la répétition du terme « rien » : elle ne transmet aucun savoir, sinon le fait de réaliser que tout individu est soumis à des obligations naturelles, accumulées dans l’énumération d’infinitifs qui clôt la première phrase : le repos, la boisson et la nourriture, la capacité à respirer correctement, donc tout ce qui est nécessaire à se maintenir en vie.
* La deuxième phrase poursuit en envisageant l’hostilité de l’homme envers ses congénères, dans une nouvelle énumération d’infinitifs ayant pour objet « son semblable ». Le portrait de l’homme soumis à la nature, à sa nature d’homme, devient ici celui d’un meurtrier, d’un anthropophage, d’un tortionnaire. L’auteur engage son lecteur à établir une liste (« passez en revue ») des comportements spontanés de l’homme, et à bien y réfléchir (« analysez »). En étudiant ce qui relève de la nature dans l’individu, on constatera que ce que veut l’homme soumis à la nature ne peut être qu’« affreux », c’est-à-dire propre à susciter le dégoût, la désapprobation. Donc, le comportement de l’homme naturel, appelé ici « animal humain » pour montrer qu’il n’a pas dépassé le stade de la sauvagerie, est par essence répugnant. L’enfant tout juste conçu (« dans le ventre de sa mère ») est intrinsèquement mauvais, coupable d’infractions graves et condamnables.
* À l’inverse, ce qui ne relève pas de la nature, ici « la raison », « le calcul » et l’artifice, produit des comportements admirables, « beaux et nobles », vertueux.

Ici, le mot nature désigne la nature originelle de l’homme. En effet, le besoin n’est pas la seule raison qui pousse l’homme à mal se comporter. Il est « naturellement » méchant selon Baudelaire : l’enfant dans le ventre de sa mère, déjà, est attiré vers le mal. L’homme qui suit son instinct naturel est mauvais, ses désirs sont délétères : son comportement va à l’encontre de la « vertu », alors que s’il raisonne, s’il s’éloigne de sa nature initiale, il est capable de belles choses, se détache de l’ignoble naturel pour atteindre « le beau et le noble ».

**Problématisation** : La nature ne fait-elle qu’engager chacun à se préserver personnellement tout en agressant ses semblables de façon instinctive, alors que dépasser ce qui relève de la nature conduirait à la bonté, la beauté et la grandeur ? Faut-il alors rejeter ce qui est naturel en soi et dans son cadre de vie pour s’accomplir en tant qu’homme vertueux et civilisé, capable de canaliser ses pulsions néfastes ? Loin de discréditer ce qui relève du naturel, nos œuvres ne nous donnent-elles pas au contraire l’image d’une nature ingénieuse, protectrice et belle, subvenant à nos besoins, tout autant que le modèle d’hommes originellement bons ?

1. **La nature ne pousse à « rien que d’affreux »**

*[Chapeau introductif]* Comme le soutient Baudelaire, la nature semble avoir sur l’homme une influence néfaste : elle l’oblige à subvenir à ses besoins et à adopter des comportements instinctivement agressifs et détestables, alors que s’il parvient à s’en détacher, il est capable de dignité et d’élévation.

1. **La nature soumet l’homme au besoin**

La nature oblige l’homme à se sustenter, respirer, se reposer... tout en l’exposant à un danger de mort s’il n’y parvient pas.

**Canguilhem.** Le vivant est mû par des besoins à satisfaire, faute de quoi, il périclite : « La vie, disait Bichat, est l’ensemble des fonctions qui résistent à la mort ». Le vivant doit donc, selon Canguilhem qui s’appuie sur les théories de Lamarck, s’adapter continuellement pour survivre. Par exemple, certains organes vont se « développe[r] » ou s’ « atrophie[r] » pour permettre aux animaux d’accéder à leur nourriture. C’est bien le besoin, la nécessité de s’alimenter qui oblige le vivant à cette adaptation continuelle : « C’est par l’intermédiaire du besoin [...] que le milieu domine et commande l’évolution des vivants » (p. 174).

**Haushofer.** La narratrice du *Mur invisible* a pleinement conscience de cette nécessité de se maintenir en vie : « Je dois seulement veiller à rester en bonne santé et être capable de m’adapter » (p. 90). Elle mentionne sa faim et va jusqu’à se rationner pour ne pas manquer : « J’usais avec une très garde parcimonie des provisions qui me restaient et je me nourrissais presque exclusivement de viande et de lait » (p. 95). Elle met de la nourriture de côté : « Il valait mieux rester affamée quelque temps que mourir de faim l’année suivante ». Elle sait qu’elle a besoin de « vitamines », et « se forc[e] » à consommer certains aliments, ici des pommes rouges qui lui en apportent (p. 134).

**Verne.** Au chapitre 9 du roman de Jules Verne, le narrateur, prisonnier avec Ned et Conseil du « bateau sous-marin », ressent les symptômes d’un manque d’oxygène. Il explique alors son malaise : « Je me sentais la poitrine singulièrement oppressée. Ma respiration se faisait difficilement. L’air lourd ne suffisait plus au jeu de mes poumons. » Il arrive ainsi que l’homme lutte pour se « garantir » « contre les hostilités de l’atmosphère » comme le dit Baudelaire. L’homme est donc bien soumis à des besoins naturels auxquels il doit répondre parfois en se battant pour survivre, la nature elle-même rendant parfois difficile cette survie.

1. **Une sauvagerie originelle nous pousse à nuire**

C’est la nécessité de répondre à ces besoins qui, associée à une forme de sauvagerie originelle, semble engager tout un chacun à des comportements agressifs, nuisibles pour ses congénères.

**Verne.** Au ch. 9 du roman de Jules Verne, Ned est de méchante humeur parce qu’il a faim. Il envisage que leurs hôtes soient des cannibales qui les nourrissent pour les engraisser. Lorsqu’un stewart entre dans la cabine, il se jette sur lui et tente de l’étrangler (I, ch. 9, p. 139). À plusieurs reprises dans le roman, on mentionne les crises de Ned, liées au fait que ses besoins ne sont pas satisfaits correctement : à l’arrivée vers le détroit de Torrès, il mentionne son manque « de vin, de pain, de viande » et voudrait « prendre la fuite » (I, ch. 20, p. 255). Lors des « quelques jours à terre », il prétend qu’il a tellement envie de viande qu’il pourrait devenir anthropophage, ce qui fait peur à Conseil, même si Ned répond qu’il ne « l’aime pas assez pour [le] manger sans nécessité » (I, ch. 21, p. 268).

**Haushofer.** La narratrice du *Mur invisible*, quant à elle, réaménage le chalet car elle a peur d’une intrusion humaine : elle veut s’« assurer contre les attaques » (p. 27) et ne voit l’homme, à l’instar de Nemo, que comme fondamentalement méchant : « L’homme était le seul ennemi que j’avais connu dans mon ancienne vie » (p. 28). Son sommeil n’est « jamais trop profond car [elle] doi[t] [s]e tenir sur [s]es gardes » : « Quelqu’un pourrait se glisser par la fenêtre, un être humain dissimulant une hache derrière son dos » (p. 61). La cruauté humaine trouve son apogée quand elle constate qu’un homme vient d’abattre Taureau, et tue devant elle Lynx à coups de hache. Après avoir tué cet inconnu d’un coup de fusil, elle s’aperçoit qu’il a littéralement « défoncé » le crâne du bovin.

**Canguilhem.** Chez Canguilhem, la *libido sciendi* de l’homme le pousse à des expériences fort cruelles sur l’animal. L’auteur cite la thèse de médecine de M. P. Deisch selon laquelle « l’insatiable passion de connaître » a fait que l’homme applique « une violence licite à ces victimes de la philosophie naturelle », les chiens, sur lesquels on pratique l’ablation de la rate, « examen si douloureux et même cruel » pour vérifier les théories proposées par certains (p. 22). L’homme adopte donc, parfois naturellement, des comportements violents et agressifs.

1. **C’est par l’artifice que l’homme s’élève**

Ainsi, c’est seulement en se détachant de sa part naturelle et animale, en se tournant vers la raison, le calcul et l’artifice, considérés par Baudelaire comme l’opposé de la nature, que l’homme parvient à s’élever.

**Verne.** Le Nautilus, merveille de technique, est admiré d’emblée et qualifié de « formidable machine » (ch. 7, p. 118). C’est « un intelligent bateau » (II, ch. 4, p. 378). Le ch. 10 est entièrement consacré à la description élogieuse du sous-marin, inondé de lumière électrique, à commencer par la bibliothèque, « ingénieusement aménagée » (ch. 10, p. 152). En parvenant à utiliser les éléments naturels pour créer une lumière artificielle, Nemo montre sa maîtrise, ce qui le valorise. C’est bien aussi le « résultat de la raison et du calcul » qui est exposé dans le chapitre intitulé « Quelques chiffres », qui commence par une multitude de mesures à l’efficacité incontestable : « À ces raisonnements appuyés sur des chiffres, je n’avais rien à objecter. ‘’J’admets vos calculs, capitaine, répondis-je, et j’aurais mauvaise grâce à les contester, puisque l’expérience leur donne raison chaque jour’’ » (ch. 13, p. 176).

**Canguilhem.** Selon Canguilhem, l’expérience scientifique, fondée sur la raison, est nécessaire à toute compréhension du vivant. Il faut donc la pratiquer. Canguilhem conclut avec Claude Bernard que « ce n’est que par l’expérimentation que l’on peut découvrir des fonctions biologiques » (p. 23). Et pour comprendre le vivant, il faut même employer des techniques qui vont à l’encontre de ce que la nature produit. Canguilhem évoque notamment les expériences de Carrel, technique de transplantation ou d’explantation de tissus ou d’organes, consistant en une insertion d’une partie de l’organisme à un autre endroit du corps que l’emplacement normal pour en en déduire des éléments topographiques sur le rôle joué à différents emplacements (p. 41-42). Enfin, Canguilhem évoque le fait que l’homme fabrique des outils pour survivre (p. 155).

**Haushofer.** Ce sont d’ailleurs les outils accumulés par Hugo qui permettent à la narratrice de survivre dans une nature qui pourrait être hostile, et de satisfaire ses besoins : « Ce qui n’avait été qu’une marotte de sa part se révéla pour moi une vraie bénédiction » (p. 41). Lorsqu’elle fait l’inventaire de ce qu’il y a autour d’elle, des bougies, une lampe de poche, des piles, une armoire à pharmacie pleine de médicaments, des allumettes, elle réalise que les moindres objets vont se « révél[er] d’une importance vitale » (p. 49). « Sans toutes ces choses que je dois aux craintes de Hugo, je ne serai plus en vie » (p. 50). La raison humaine, son inventivité sont donc effectivement à valoriser.

**Transition.** À l’issue de cette première partie de notre développement, nous constatons que la position de Baudelaire est justifiable : l’homme est en effet soumis à des besoins naturels parfois accablants, tout autant que mû par une violence spontanée. Il doit donc combattre la nature dans tous les sens du terme pour s’élever par la raison, le calcul, la technique. Cependant, nos œuvres sont loin d’incriminer toute la nature.

1. **La nature peut être belle et vertueuse**

*[Chapeau introductif]* En effet, nos œuvres semblent même inverser la dialectique de Baudelaire et font de la nature une représentation du beau, tout autant que le fondement de la vertu, alors même que le calcul et l’artifice peuvent être discrédités.

1. **La nature pourvoit aux besoins des hommes**

Si l’homme est naturellement condamné à satisfaire des besoins, comme le dit Baudelaire, c’est cependant la nature elle-même qui y pourvoit.

**Verne.** Le premier repas partagé par Aronnax avec Nemo est un déjeuner composé d’aliments tirés de la mer, qui pourvoit à tous leurs besoins. « J’ai là une vaste propriété que j’exploite moi-même et qui est toujours ensemencée par la main du Créateur de toutes choses » (p. 147). Tout est tiré de la mer : chair de tortue ressemblant à de la viande, lait de cétacés, confitures d’anémones, vêtements, parfums, plume, encre. La nature est aussi pourvoyeuse de soins si nécessaire. Le narrateur mentionne un médicament naturel en cas de rhume : « D’ailleurs, ce madréporaire *Dendrophyllée*, connu en Provence sous le nom de ‘’Fenouil de mer’’, et dont il existait une certaine réserve à bord, eût fourni avec la chair fondante de ses polypes une pâte excellente contre la toux » (II, ch. 1, p. 329).

**Haushofer.** De la même manière, dans *Le Mur invisible*, la nature environnante sera le terrain de plantations diverses destinées, au prix d’un lourd travail de la terre, à trouver de quoi se nourrir : la narratrice attend avec impatience sa « récolte de pommes de terre » (p. 63). Pour patienter, elle pallie ses envies de fruits et de légumes avec « les épinards d’ortie, la laitue sauvage et les bourgeons de pain » trouvés autour du chalet, tout en économisant « le précieux trésor » que constitue la réserve de haricots et de pommes de terre laissée par ses cousins, « d’une importance vitale » (p. 49-50). La vache est également une « bénédiction » dans la vie de la narratrice (p. 38). Elle va en effet lui donner du lait (p. 41).

**Canguilhem.** Canguilhem confirme que l’homme et l’animal, plus globalement le vivant, ayant besoin de nourriture pour survivre, opèrent spontanément des choix dans leur milieu pour mieux prospérer, en privilégiant tels aliments et en en excluant d’autres. Ils cherchent et trouvent dans la nature ce qui leur permet des « apports énergétiques » suffisants pour leur « entretien » et leur « croissance » (p. 15). La nature, belle et nourricière, n’est donc pas discréditée dans nos œuvres.

1. **L’homme est naturellement bon**

Ce d’autant plus que la noblesse d’âme dont certains humains sont capables valorise la nature au sens de qualités intrinsèques et innées présentes en l’homme.

**Canguilhem.** La figure du médecin est plusieurs fois mobilisée dans notre essai, pour signifier son implication dans le soulagement de la souffrance humaine. Le malade se confie à la conscience de son médecin plus qu’à sa science, il est « une détresse à secourir » (p. 45). L’approche psychologisante de la maladie soutenue par Goldstein explique qu’une norme « doit nous servir à comprendre des cas individuels concrets » : elle n’est pas utile uniquement par un contenu descriptif, des symptômes, mais l’est surtout par la « révélation d’un comportement total de l’organisme, modifié dans le sens du désordre, dans le sens de l’apparition de réactions catastrophiques ». La maladie ne mérite son nom que quand la relation de l’individu à son milieu passe de l’équilibre au trouble, où l’existence de l’être en est affectée dangereusement. C’est une vision humaniste et empathique de l’état du malade, qui confirme que le médecin est attentif au bien-être d’autrui.

**Verne.** Le narrateur de *Vingt Mille Lieues sous les mers* a pratiqué lui aussi plusieurs années la médecine avant d’entrer au Muséum, ce qui lui permet de poser un diagnostic sur un marin atrocement mutilé, qui va mourir. Il éprouve à son égard une grande compassion : « Je regardais sa tête intelligente, sillonnée de rides prématurées, que le malheur, la misère peut-être, avaient creusées depuis longtemps. Je cherchais à surprendre le secret de sa vie dans les dernières paroles échappées à ses lèvres ! » (I, ch. 24, p. 315). À plusieurs reprises, le narrateur est lui-même objet d’empathie, et sauvé par ses compagnons, alors que son corps atteint ses limites. Conseil se met à haleter à force de soutenir Aronnax pris par des crampes violentes, mais il est prêt à risquer sa vie pour le narrateur (ch. 7, p. 112).

**Haushofer.** Enfin, dans le roman de Haushofer, la narratrice n’a de cesse de vouloir rassurer ses animaux, se montre compatissante face à Bella qui va accoucher : « Je me mis à lui raconter tout ce que la sage-femme m’avait dit quand j’étais moi-même à la clinique ». Elle promet à Bella un accouchement facile et un veau en bonne santé, désireuse de l’ « aider » (p. 165-166). Tuer les animaux pour se sustenter est d’ailleurs une épreuve pour cette femme qui lutte pour « accomplir sans arrière-pensée inutile » ce qu’elle appelle une « vilaine affaire sanglante » (p. 225). Finalement, la nature de l’homme le porte davantage à la bonté et à l’empathie qu’au crime.

1. **L’artifice peut être discrédité**

Enfin, la raison, le calcul, l’artifice sont parfois discrédités dans nos œuvres.

**Verne.** Chez Verne, l’épisode des faux oiseaux de paradis dévalorise la manipulation de la nature par l’homme devenu faussaire : « Les paradisiers, pendant la mousson d’est, perdent ces magnifiques plumes qui entourent leur queue, et que les naturalistes ont appelées plumes subalaires. Ce sont ces plumes que recueillent les faux-monnayeurs en volatiles, et qu’ils adaptent adroitement à quelque pauvre perruche préalablement mutilée. Puis ils teignent la suture, ils vernissent l’oiseau, et ils expédient aux muséums et aux amateurs d’Europe ces produits de leur singulière industrie » (I, ch. 21, p. 280-281). Les perles artificielles que Ned a offertes en collier à Kat Tender, son ex-fiancée qui a fini par en épouser un autre, font pâle figure à côté de la magnifique perle ramassée par Nemo, exposée dans sa vitrine. Elles n’ont « aucune valeur » (II, ch. 2, p. 351). L’artifice est ainsi discrédité, synonyme de fausseté, et le naturel, plus pur, valorisé.

**Haushofer.** Le mur, part d’artifice qui s’impose dans le décor naturel chez Haushofer, apparaît comme terriblement agressif et destructeur. Le chien qui s’y cogne hurle de douleur, « assis en train de gémir. Des gouttes de salive rouge tombaient de sa gueule » (p. 17). La narratrice s’y cogne aussi avant d’apercevoir une mésange qui s’est fracassé la tête, qui saigne également (p. 21). Délimiter le mur avec des branches de noisetier semble « ce qu’il y avait de plus urgent à accomplir ». Il faut se protéger de cette chose qui est apparue au sein de la nature (p. 23-25). La narratrice s’invente alors une histoire sur ce mur : « Je décidai qu’il s’agissait d’une arme nouvelle qu’une des grandes puissances était parvenue à tenir secrète ; une arme idéale qui laissait la terre intacte et ne tuait que les hommes et les bêtes » (p. 47). De plus, dans ce roman, en comparaison avec la nature, les inventions nées du progrès semblent dérisoires : « Les conduites de gaz, les centrales électriques et les oléoducs montrent leur vrai visage lamentable. On en avait fait des dieux au lieu de s’en servir comme d’objets d’usage » (p. 258-259).

**Canguilhem.** Canguilhem reconnaît de son côté que, tout en étant nécessaire, l’expérimentation qui se contente de reproduire artificiellement les conditions naturelles sans prendre en compte l’évolution du vivant dans son milieu est souvent vouée à l’échec. « Car ce que recherche le biologiste, c'est la connaissance de ce qui est et de ce qui se fait, abstraction faite des ruses et des interventions auxquelles le contraint son avidité de connaissance. Ici comme ailleurs, comment éviter que l'observation, étant action parce qu'étant toujours, à quelques degrés préparée, trouble le phénomène à observer ? Et plus précisément ici, comment conclure de l'expérimental au normal ? ». L’artifice et le calcul ne sont donc pas toujours valorisés dans nos œuvres.

**Transition.** Nos œuvres décrivent donc une nature utile à l’homme, qui de son côté montre une nature empathique et bonne envers son entourage, tandis que l’artifice y est discrédité. Faut-il alors opposer la nature en l’homme à ce qui lui permet d’accéder à la grandeur : vertu, raison, art ? Certainement pas.

1. **Dépasser l’opposition art/nature : la nature « enseigne »**

*[Chapeau introductif]* En effet, soutenir comme Baudelaire que « la nature n’enseigne rien » semble en décalage avec le propos de notre corpus.

1. **Nature et raison ne s’opposent pas**

D’abord parce que nature d’un côté, raison et technique de l’autre, ne s’opposent pas. La nature suit en effet une forme de raison, elle possède une forme d’intelligence.

**Verne.** Selon Ned, « la nature ne fait rien à contre-sens, et elle ne donnerait pas à un animal lent de sa nature la faculté de se mouvoir rapidement, s’il n’avait pas besoin de s’en servir » (I, ch. 5, p. 89).

**Haushofer.** Haushofer confirme que le corps comprend naturellement certaines nécessités inaccessibles au cerveau humain. Notamment, la narratrice n’a plus ses règles : « J’avais perdu la conscience d’être une femme. Mon corps, plus intelligent que moi, s’était adapté et avait réduit au minimum les inconvénients de mon état. » (p. 95). Lynx aussi a une forme d’intelligence instinctive à laquelle la narratrice se fie : « Lynx me toucha du museau et me poussa sur le côté. [...] Comme toujours en pareilles circonstances, je lui obéis. Il savait mieux que moi ce qui me convenait » (p. 111-112).

**Canguilhem.** Canguilhem part de l’idée que la conscience humaine de la vie, parce qu’elle met l’homme face au monde, pourrait créer une séparation artificielle entre les deux. En effet, penser, c’est prendre du recul sur le monde pour s’interroger, douter, « peser ». Et cela crée l’idée fausse qu’on serait extérieur au monde, qu’on pourrait s’en saisir pour le connaître comme un objet extérieur à nous. Or, précisément, chercher à connaître, serait chercher à réduire cet écart entre nous et le monde. C’est ainsi que Canguilhem définit la connaissance comme « recherche de la sécurité par réduction des obstacles », résolution des tensions. Pensée, raison et connaissance vont donc aider l’homme à régler sa vie : il y a bien une finalité pratique à la connaissance (p. 12). Nos œuvres n’opposent pas raison et calcul à ce qui relève de la nature et du vivant.

1. **La nature peut être inspirante pour l’homme**

L’homme a donc beaucoup à apprendre de la nature, contrairement à ce que soutient Charles Baudelaire, s’il se régule pour la respecter, au lieu de la discréditer.

**Verne.** Au contact de la nature et en observant son fonctionnement, Nemo a développé ses connaissances et son intelligence, utilisant la nature avec respect pour avoir la chance d’y demeurer caché. Dans le Nautilus, la nature et la technique cohabitent par le biais de l’intelligence du concepteur qui utilise notamment le sodium présent dans l’eau de mer pour produire son électricité : « Il est un agent puissant, obéissant, rapide, facile, qui se plie à tous les usages et qui règne en maître à mon bord. Tout se fait par lui. Il m’éclaire, il m’échauffe, il est l’âme de mes appareils mécaniques. Cet agent, c’est l’électricité », une électricité qui n’est « pas celle de tout le monde » (ch. 12, p. 164). La nature est par conséquent source de connaissances infinies pour Nemo qui a inventé des mécanismes très perfectionnés pour l’étudier.

**Haushofer.** La narratrice du *Mur invisible* a tout appris dans sa confrontation brutale avec la nature, qui a développé en elle des capacités insoupçonnées : « Je suis devenue un paysan, et un paysan doit prévoir » (p. 121). La nécessité de réagir devant des situations incontournables l’oblige à certaines expériences qu’elle n’aurait jamais faites si elle ne s’y était pas trouvée obligée. Lorsqu’elle est prise de panique face à la naissance du veau de Bella, elle se demande : « Comment allais-je faire pour sortir le veau de Bella ? », mais est bien contrainte, le moment venu, de faire face. Elle se « représent[e] alors comment le veau est placé » et plonge ses mains dans le ventre de la vache, ce qui la mène à la joie « d’avoir réussi » (p. 164-167). Il y a à cet apprentissage une condition, c’est que la connaissance de la nature ne vienne pas détruire la nature elle-même.

**Canguilhem.** Canguilhem confirme qu’il faut se départir de notre tendance à juger la nature, le vivant, à adopter une posture de juge, supérieure. Vouloir évaluer l’intelligence d’une espèce animale sur la base de notre propre intelligence, c’est poser abusivement notre propre intelligence comme norme, comme étalon de toutes les capacités des espèces vivantes. Mais pour qui l’homme se prend-il, lui qui ne sait pas faire une toile d’araignée ? L’« ironie tempérée de pitié » que nous manifestons à l’égard de ce que nous considérons comme « les vivants infra-humains » n’est pas justifiable (p. 13). Une posture plus modeste consistant à faire « la bête » quand d’autres sciences font « l’ange », permettra de progresser dans le sens accordé à la connaissance, pour une meilleure organisation de notre vie, dans la résolution des tensions entre l’homme et son milieu. La nature peut donc nous enseigner beaucoup si nous ne la méprisons pas.

1. **Il existe une continuité entre l’art et la nature**

En l’imitant et en en prenant soin, l’homme peut même accéder à une forme de grandeur créatrice, qui établit une continuité entre la nature et l’art (l’artifice), sans les opposer.

**Canguilhem.** Canguilhem explique d’emblée que la religion et l’art, qui sont tout aussi représentatifs de la vie humaine que la science, n’auraient jamais idée de déprécier la vie. La connaissance doit suivre leur exemple et revoir sa posture pour retrouver ce que nous recherchons tous : un accord avec le monde, une unité, « un accord sans problème entre des exigences et des réalités, une expérience dont la jouissance continue qu’on en retirerait garantirait la solidité définitive de son unité » (p. 13).

**Verne.** Le roman de Jules Verne, dans une forme de mise en abyme, explique que l’imaginaire de l’homme se régale en prenant appui sur la nature. L’article écrit par Aronnax sur le narwal géant a d’autant plus de succès qu’il laisse une part à l’imagination humaine : « L’esprit humain se plaît à ces conceptions grandioses d’êtres surnaturels » (I, ch. 2, p. 65).

**Haushofer.** La narratrice du roman cueille quant à elle des pommes de terre et les dispose dans la chambre en faisant attention à ce qu’elles ne se touchent pas. Elle éprouve alors une pulsion esthétique et artistique : « Elles étaient jolies à voir, vertes avec deux joues rouge feu comme la pomme de Blanche-Neige ». C’est l’occasion pour elle de se rappeler quelques vers et des contes de fée, et elle éprouve le désir soudain d’aller dans une bibliothèque « pour aller chercher des livres (p. 261). Plus loin, lors de la cueillette des framboises, elle s’identifie à un héros de roman : « Je souris en me rappelant comment dans un roman d’aventures le héros pillait les ruches des abeilles sauvages » (p. 316). La nature mène donc l’homme à des représentations artistiques et à une forme d’esthétisme.

Belle et bienveillante, la nature a donc tout à nous apprendre, pourvu qu’on la respecte. La nature rejoint la raison et la vertu, le naturel mène à des représentations esthétiques et artistiques. Une continuité s’opère entre ces éléments.

**Conclusion**

Pour conclure, nos œuvres illustrent bien ponctuellement le propos de Charles Baudelaire, dans la mesure où elles montrent une nature exigeante, menaçant l’homme qui ne satisferait pas ses besoins essentiels. La nature profonde de l’homme y est parfois décrite comme brutale et violente, ce qui mène à penser que noblesse et vertu seraient à chercher dans ce que notre auteur oppose à la nature. Mais en rester là serait faire fi de la beauté des paysages, de la bienveillance de notre mère nourricière, de la bonté profonde de certains personnages ou de certaines figures rencontrées dans nos œuvres, alors même que le factice, la technique, le calcul y sont souvent discrédités. Une unité profonde entre nature et raison, dans la mesure où la nature fait progresser l’homme intellectuellement, et entre nature et art, doit donc être poursuivie afin d’éviter toute dissension et d’établir une continuité entre l’homme et la nature, entre l’homme et sa nature profonde. C’est ce que le poète et philosophe allemand Friedrich Hölderlin suggère à la fin de son roman épistolaire *Hypérion* publié en 1797 : « Ne faire qu’un avec toutes choses vivantes, retourner, par un radieux oubli de soi, dans le Tout de la Nature, tel est le plus haut degré de la pensée et de la joie, la cime sacrée, le lieu du calme éternel ».